

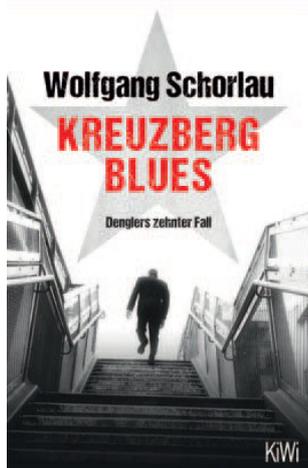
Barbara Messmer

Penser à tiroirs et récit objectif

La présentation de l'anthroposophie dans la littérature actuelle

Depuis la pandémie de Corona, les anthroposophes sont de plus en plus au centre de l'attention des journaux, de la radio et de la télévision [En Allemagne, bien sûr !, ndt]. On y diffuse une image d'eux qui reste figée et qui agit. J'ai été surprise de découvrir, à côté de ces médias à l'évolution rapide, des livres qui ont une durée de vie plus longue. Cela peut s'avérer bénéfique ou nuisible. J'en ai rencontré un exemple de chaque.

La série de romans policiers de Wolfgang Schorlau (né en 1951), mettant en scène l'enquêteur privé Georg Dengler, est très populaire auprès de la bourgeoisie allemande cultivée de gauche. Les tirages ont atteint des millions d'exemplaires. Le *cercle convivial des amis* de Dengler, qui fréquentent souvent de vrais restaurants de Stuttgart, et sa maîtresse Olga, une ancienne « pickpockette » aux rechutes occasionnelles, constituent le continuum émotionnel de la série. Mais ses lecteurs devraient apprécier davantage le fait que Schorlau aborde des thèmes socio-politiques brûlants et présente des informations de fond surprenantes. L'auteur et son protagoniste se solidarisent avec les défavorisés et s'attaquent à la corruption, à la fraude et à la criminalité des puissants. Les romans policiers de Schorlau éclairent donc tout à fait, sur des sujets tels que l'élevage industriel, la privatisation de l'eau potable, l'industrie pharmaceutique, les crimes nazis, le terrorisme et le projet « Stuttgart 21 ». Dans *Die schützende Hand. Dengler's achter Fall* [La main protectrice. Le huitième cas de Dengler] (Cologne 2015), Dengler s'aventure à élucider la mort des activistes du NSU, Uwe Bönhardt et Uwe Mundlos¹ en tant que meurtre et se voit reprocher ses « théories du complot ».



Dans le tout dernier volume de la série, *Kreuzberg Blues. Denglers zehnten Fall* (Cologne 2020), Schorlau s'en prend aux affaires immobilières brutales des grands investisseurs immobiliers à Berlin. Dans l'épilogue, il avait annoncé qu'en février 2020, il devait décider s'il allait reprendre le thème de Corona dans son livre. Il a décidé de le faire, et c'est ainsi que l'anthroposophie y est entrée en jeu. Il aurait mieux fait de laisser

tomber cette décision, car on remarque qu'il est moins à la hauteur sur ce thème et qu'il ne relie pas toujours habilement les deux volets.

1 Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Meurtres_du_NSU
ndt

Martin, l'ami et voisin de Dengler, y est soudainement devenu un opposant à la vaccination. Il plonge pendant des jours sur *Internet* et tente de convaincre ses amis de Stuttgart. Ceux-ci s'inquiètent à son sujet. Leo, le journaliste de la bande, les éclaire sur les dissidents et leurs arguments et il en vient à parler de l'anthroposophie : « Ici, dans le sud-ouest, les anthroposophes sont forts. Ce que j'ai appris, c'est qu'ils ont deux visages ». (p. 389) Avec le visage public, ils s'efforcent de faire bonne impression, car leurs institutions reçoivent des subventions de l'État. En ce qui concerne la vaccination, ils se présentent ainsi : « Ils aiment se donner une apparence scientifique sérieuse. Ils diluent alors un peu les enseignements de leur gourou Rudolf Steiner ». (S. 390). Surmonter les maladies infantiles renforce le système immunitaire et favorise le développement. « C'est scientifiquement faux, mais cela semble en quelque sorte ... eh bien, inoffensif ». (ibid.)

Mais attention ! « Derrière le masque sympathique de l'anthroposophie se cache une vision du monde et de l'homme misanthrope, profondément obscure ». (ibid.) Et c'est là qu'intervient la doctrine de la réincarnation et du karma, souvent répandue et faussement réduite à un mécanisme de cause à effet : les maladies seraient dues à une faute commise dans une vie antérieure.² À ce sujet, des exemples sensationnels tels que : « Celui qui n'a pas assez fait de musique dans sa vie précédente souffre d'asthme ». (p. 391) Le groupe d'amis ne peut comprendre cela que comme « totalement déjanté » ou la « théorie d'un malade mental ». (ibid.)

Théorie et pratique de la conjuration

Leo raconte ensuite que Martin a regardé une vidéo « dans laquelle la crise de Corona est interprétée comme une attaque spirituelle du diable contre l'humanité, qui prépare actuellement son incarnation. Avec l'argent et le pouvoir, la peur et le mensonge, donc avec Bill Gates » (p. 391 et suivantes). Les contre-mesures contre le virus Corona consistent à « se coucher avec des représentations spirituelles, à s'exposer à la lumière du soleil et à effectuer de nombreux mouvements eurythmiques pleins d'espoir. En revanche, la vaccination rend sourd aux messages adressés au karma. » Et : « La maladie est la condition d'une santé spirituelle ultérieure ». (p. 392). Cela donne aux personnages du roman l'impression de froideur et d'insensibilité à l'égard des malades qui souffrent.

Il est ensuite question de la médecine anthroposophique. Michaela Glöckler, « auteure d'un guide très apprécié de conseils de santé pour les enfants » (ibid.), y au-

2 Dans sa conférence du 16 mai 1910 dans Les révélations du Karma (**GA120**), Rudolf Steiner se démarque pourtant strictement pour le concept de karma d'une relation simpliste de cause à effet.

rait décrit sans pitié une crise de coqueluche et l'aurait qualifiée de bénéfique pour le développement. Deux cents pages plus tôt, il y a déjà un entretien dans lequel un médecin parle de la rougeole, qui « provoque chaque année dans le monde entier plus de 140.000 morts » et rapporte que « Dans les écoles Waldorf du sud de l'Allemagne, un pourcentage incroyable de 30 % des enfants ne sont pas vaccinés contre la rougeole. Les médecins anthroposophes en sont responsables ». On peut également lire dans la presse spécialisée que « la médecine anthroposophique est toujours responsable des épidémies de rougeole ». (S. 198)

Schorlau s'est bien senti obligé d'étayer cette appréciation de l'anthroposophie. Et hop : Petra, la secrétaire de Dengler, se révèle être une fille d'anthroposophes et une élève Waldorf qui a reçu une éducation stricte. Sur plus de cinq pages, elle décrit son enfance comme étant pénible, avec tous les clichés que cela comporte : sept enfants, des garçons avec des coupes au bol dans des blouses brodées, des filles avec des tresses dans des pantalons teints aux plantes, interdiction absolue de regarder la télévision, interdiction du mot « non », etc. Elle raconte qu'ils devaient "se couvrir au niveau de leur taille, ce qui était censé empêcher l'éveil d'une sexualité précoce". (p. 376) Il est toutefois vrai qu'autrefois, les recommandations en matière d'éducation étaient souvent appliquées de manière trop rigoureuse.

Dengler écoute sa secrétaire avec compassion et il en est extrêmement choqué. Schorlau dramatise ce qu'il décrit, en faisant pleurer Petra à plusieurs reprises tout en faisant lutter contre ses larmes. (cf. pp. 375-82)

La scène semble construite et artificielle. Schorlau intègre souvent des éléments biographiques sous-jacents pour faire comprendre comment quelqu'un en est arrivé là. Mais ici, il n'y a pas d'interrogation quant au motif des parents. Dans l'épilogue, il est clair que Schorlau a eu une seule et unique autorité garante, laquelle reste anonyme. Le fait que cette femme n'ait aucune idée de l'anthroposophie apparaît lorsque, dans le roman, *Petra* décrit sa mère comme étant une opposante aux vaccins, qui attribue le virus Corona à une mauvaise vibration de bas niveau (cf. p. 379).³ Cela ressemble plutôt à une vision *New Age*, en tout cas pas à l'anthroposophie. Une recherche approfondie et représentative eût donc été plus souhaitable de sa part ici !

Ensuite, le polar se fait plus nuancé. Le journaliste Leo met en garde contre le fait de dévaloriser rapidement les opposants à la vaccination, en les taxant par exemple de « théoriciens du complot » : « Ce terme véhicule de manière subliminale l'affirmation qu'il n'y a pas de complot, ce qui est faux ». (p. 387). La présentation intentionnelle du virus Corona à partir de laboratoires chinois serait une telle « théorie » — non prouvable et donc inven-

3 Une conception dans laquelle un phénomène physique comme la vibration, s'applique à tout, même au spirituel, à la base, fut présentée par Rudolf Steiner comme étant la troisième forme de monisme trompeur dans le chapitre II. de sa *Philosophie de la liberté* (GA 4).

tée. Les théories du complot seraient une arme des politiciens et des services secrets. Leo : « Le terme « théorie de la conspiration » est en fait lui-même une conspiration ». (p. 388) Dans le contexte politique du polar, c'est une déclaration originale, mais malheureusement sans effet en ce qui concerne l'anthroposophie, dont il est question immédiatement après. Celle-ci apparaît comme une doctrine de gourou abstruse et incompréhensible, qu'il vaut également de considérer comme une « théorie de la conspiration », bien que cela ne soit pas affirmé de manière explicite ici.

En suivant son fil conducteur « Corona », Schorlau utilise l'idée géniale de décrire les théoriciens du complot dans le cadre d'une conspiration. Pour ce faire, il invente une organisation secrète de droite, soutenue par la Chancellerie fédérale, qui doit détourner la RFA de la gauche. Au sein de celle-ci, l'un des cerveaux défend l'idée de *surfer* sur le mouvement de masse contre les mesures Corona, d'attiser bruyamment la protestation contre la restriction des droits fondamentaux et de capturer secrètement ces militants. Il vise « les personnes déstabilisées. Je pense en particulier aux ésotéristes, aux sectes anthroposophiques et aux anti-vaccins, qui se trouvent actuellement plutôt dans l'autre camp. Nous avons une chance historique d'amener ces forces à la cause nationale. [...] Un mouvement de masse qui, pour la première fois, n'est pas de gauche, mais ouvert, très ouvert aux forces de droite. Pour nous. Nous récupérons ainsi les ésotéristes. » (p.191) — Comme c'est beau de voir que Schorlau atteste aux anthroposophes une orientation politique de gauche !

Le cerveau qui a eu cette idée, infiltre « ses gens » dans les manifestations. Parfois, celui-ci apparaît lui-même brièvement, en étant naturellement remarqué par le veilleur Dengler, qui, observant la scène, est satisfait de voir combien son « complot » fonctionne. Un vrai bon coup aux échecs de Schorlau, pour souligner la dérive droitiste des opposants à la vaccination — et l'expliquer ainsi comme une manipulation !

Les romans policiers de Schorlau évoluent sur une ligne de crête bien étroite entre la réalité et la fiction. Les lecteurs sont appelés à faire la différence. Ce qui est funeste, c'est la tendance à vérifier de manière critique, laquelle reste sur le carreau en raison du grand suspense. Étant donné que Schorlau se présente avec la prétention éclairée, de dévoiler avant tout des machinations secrètes et capitalistes et qu'il est sinon également critique envers la société, son public devrait être plutôt enclin à le croire en grande partie.

Figures féminines hautement intéressantes

L'anthroposophie et l'école Waldorf ont une toute autre résonance. Chez Julia Franck (née en 1970), qui fut considérée comme un espoir de la nouvelle génération d'écrivaines et saluée par la critique dans les années 90 en compagnie de Zoë Jenny, Judith Hermann, Inka Parei et Jenny Erpenbeck. Alors qu'elle n'avait pas encore 30 ans, elle a écrit les romans *Der neue Koch* [*Le nouveau chef*] (Zurich 1997) et *Liebediener* [*Serviteur d'amour*]. (Cologne

1999). Pour les ouvrages suivants, elle a reçu des prix, des nominations ou des bourses d'études. La percée définitive, fut le Prix du livre allemand avec un tirage de près d'un million d'exemplaires, atteint avec le roman *Die Mittagsfrau*⁴ [*la femme de Midi*] (Francfort-sur-le-Main 2007). Ses livres ont été traduits en quarante langues.

Dès son premier roman, Franck fait preuve d'un excellent sens de l'observation pour les processus extérieurs et intérieurs entre les personnes. Les personnages principaux de ses romans sont presque toujours des femmes, souvent excentriques, dont elle décrit le point de vue avec une grande empathie. Elle décrit de manière si concrète que ses livres ont été qualifiés de sensuels. En même temps, on loue à juste titre son style imagé, car Julia Franck est capable, grâce à sa riche imagination, de condenser des expériences réelles en images. Elle s'intéresse principalement aux relations humaines et à l'absence de liberté causée par la société. Son dernier livre *Welten auseinander* [*Des mondes à part*] (Frankfurt a.M. 2021) relève pour la première fois de l'autobiographie. Il traite de son enfance et de son adolescence jusqu'à l'âge de 22 ans. L'œuvre est encadrée de manière captivante par l'incertitude quant au destin de son premier grand amour, Stephan, un camarade de classe berlinois de son âge.

L'histoire familiale de la lignée maternelle est extrêmement intéressante rien qu'à elle seule : l'arrière-grand-mère est une juive persécutée pendant la période nazie et qui a survécu en se cachant ; la grand-mère, une sculptrice connue, également persécutée en raison de ses origines, qui s'installa ensuite délibérément à Berlin-Est en 1950, en tant que communiste convaincue. La mère de Julia, Anna, est devenue actrice et a émigré en 1978 en Allemagne de l'Ouest avec quatre filles, dont Julia et sa sœur jumelle Cornelia.

Avant de passer par le camp d'accueil de Marienfelde, sa mère avait découvert l'anthroposophie. L'arrière-grand-mère, Lotte Franck, « avait déjà assisté à des conférences de Rudolf Steiner et avait lu maints ouvrages de lui. [...] Anna n'était pas une grande lectrice, elle n'abordait pas le monde de Rudolf Steiner de manière théorique, sa boussole c'était l'intuition ». Mais : « Les anthroposophes n'avaient pas de société à Berlin-Est, ni d'école Waldorf ». (p. 118) Ainsi, pendant neuf mois, Anna et ses filles se rendirent régulièrement aux réunions de la libre Communauté des Chrétiens du quartier du Prenzlauer Berg à Berlin. Les jumelles aimaient peindre à l'aquarelle et adoraient les histoires bibliques. Julia Franck se souvient du petit jardin de l'Avent, d'une représentation scénique de la

4 Voir, par exemple : https://culture.uliege.be/jcms/prod_1339308/fr/julia-franck-la-femme-de-midi-die-mittagsfrau — *ndt*.

Saint-Martin et de la colonie de vacances pour enfants. Bien que la mère et les enfants aient été fascinés par les rituels, ils se sont aussi heurtés à certaines choses.

Mais comment Julia Franck décrit-elle ce qui est déconcertant ? « Je ne comprenais pas grand-chose à tous ces archanges. La représentation de l'archange Gabriel me paraissait sinistre », car avec des ailes aussi grandes et lourdes, « aucun être humain » ne pouvait voler (p. 119 et suiv.). Ils n'y avait pas de comparaison pour Dieu le père et le fils dans leur famille, où les pères étaient généralement absents, mais des représentations pour la « femme ordinaire » Marie et Joseph, lequel « n'était pas le vrai père de Jésus. Et « tous étaient encore juifs ». Les enfants connaissaient cela ! Plus loin : « Je voulais apprendre à croire, comme j'avais appris à nager et à faire du vélo... Mais j'ai échoué ». (p. 120) Julia a également essayé de prier intensivement, mais Dieu ne lui a jamais envoyé de signe. (Voir p. 121 et suiv.) Peu avant le départ, la sœur aînée voulait absolument recevoir la confirmation, et les jumeaux de huit ans ont également reçu le baptême. Pour Julia, il ne restait personne pour le parrainage, elle a donc reçu deux personnes étrangères à la paroisse qu'elle n'aimait pas. «Le baptême m'apparaissait comme une magie véreuse». (p. 125)

Depuis le camp d'accueil, Anna avait obtenu pour ses filles à l'école Waldorf de Rendsburg « trois de ses places gratuites très convoitées pour nous, les cas sociaux » (p. 97). Les jumelles ont pu quitter le camp plus tôt, car une jardinière d'enfants Waldorf les a accueillies. Mais, oh là là, des mondes s'affrontaient ! Les deux polissonnes, qui avaient grandi en toute liberté, ne connaissaient ni les bonnes manières à table, ni l'hygiène corporelle et ne respectaient ni l'ordre ni les rythmes. Elles ne comprenaient pas tant de nouveautés à la fois et se retrouvaient sur la défensive, par honte, dans les cachotteries et par nécessité dans le vol. Julia Franck écrit en conclusion : « Nous n'avons dû rester que quelques semaines chez cette femme ». (p. 30)

Famille excentrique à la campagne

Durant l'été 1979, la famille s'est installée dans une ferme délabrée, à cinq kilomètres de Rendsburg. Bénéficiant de l'aide sociale, Anna cultivait des légumes et élevait des animaux de ferme. Si elle aimait le jardinage et les animaux, elle n'était guère douée pour le ménage, la gestion du temps, la continuité et les soins aux enfants. C'est pourquoi Julia et ses sœurs ont dû prendre en charge très tôt les tâches ménagères, couper du bois, panser avec les animaux et s'occuper du jardin. Et au grand scandale du petit village, tout le monde se comportait de manière non conventionnelle. La mère se promenait nue dans le jardin. Aucun père n'était présent, ni même connu. Les filles ne marchaient que pieds nus en été et n'avaient qu'une seule paire de chaussures en hiver. Leurs vêtements d'occasion étaient sales et troués ; leur grand-mère à Berlin-Est leur faisait tricoter des vêtements amples (genre « grenouillères ») dans des couleurs horribles, « qui surprenaient et provoquaient l'hilarité des autres enfants, même à l'école Waldorf » (p. 42).

Ainsi, les filles (et qui plus est avec ceux « accrocs » aux jeux vidéos ([*Daddelschüler*]) se faisaient peu d'amis dans le village huppé, pas plus à l'école, où les enfants étaient généralement issus de foyers aisés, où le père gagnait l'argent et la mère s'occupait du ménage. Anna, la mère de Julia, était une belle femme, pleine de tempérament, mais aussi irascible que colérique ; elle s'absentait souvent pour assister aux séminaires ésotériques ou anthroposophiques ou disparaissait dans une ferme voisine. Les jumeaux ne faisaient qu'un seul cœur et une seule âme avec elle lorsqu'elle racontait des histoires, surtout des histoires réelles de la famille. Mais au fond, les enfants l'ennuyaient. Plus tard, Julia un jour s'en exaspéra et éclata : « Mais pourquoi donc tu nous as eues si nous sommes trop nombreuses pour toi ? » La réponse qu'Anna formula fut que ses enfants l'avaient eux-mêmes choisie comme telle. Car les enfants choisissaient soi-disant leurs parents ». Julia, elle, ne savait pas qu'il s'agissait là d'un savoir karmique de l'anthroposophie à moitié compris, mais elle ressentait l'absurdité de cet argument : « Nous ne pouvions pas la prendre au sérieux et nous ne pouvions que rire jaune, à l'égard de telles situations de vie ». (p. 150) Il en allait de même pour les enseignants Waldorf qui ne les traitaient pas d'une manière adaptée à leur âge (voir p. 183).

Julia resta quatre ans à l'école Waldorf de Rendsburg, Cornelia huit ans. « Avec le début de la nouvelle vie à l'Ouest et à l'école Waldorf, nous nous sommes redécouvertes. Nous voulions être différentes de ceux qui en faisaient partie ». (p. 126) Julia se faisait appeler Susanne et Cornelia, Johanna. Toutes deux étaient ravies que personne ne connût leurs vrais noms pendant longtemps. Il y avait généralement 45 enfants dans la classe. Avec eux, les jumelles souffraient de l'interdiction des sacs en plastique, des stylos ou des badges, elles disparaissaient plus souvent de la salle de classe à partir de la sixième année et traînaient dehors. « Car il y avait des aventures plus excitantes que l'eurythmie ». (p. 127)

À douze ans, Julia, qui était sauvage et aventureuse, était devenue sensible et introvertie. Elle se soustrayait aux disputes entre sa mère et ses sœurs, s'enfermait dans sa chambre et rédigeait plus de 20 journaux intimes. L'odeur de moisissure dans la maison la dégoûtait et elle se lavait les mains de manière compulsive. La chèvre, qui vivait parfois dans le vestibule de la maison, lui mâcha un jour une lettre de réponse de Luise Rinser qui était restée bloquée dans la fente de la boîte aux lettres. Julia souffrait et rêvait « d'aller dehors dans la neige et de s'y abandonner pour s'y laisser mourir ». (p. 165) Le professeur principal et les professeurs spécialisés remarquèrent ce changement (pas la mère), et s'en inquiétèrent ; ils le signalèrent sur le bulletin de la 6^{ème} classe. Julia espérait que sa mère y fût désormais attentive, mais le bulletin ne fit que traîner dans la cuisine sans jamais être lu, jusqu'à ce que Julia le déchirât en pleurant.

En juin 1983, à l'âge de 13 ans, Julia Franck a osé prendre un nouveau départ chez des amis de la famille. « En aucun cas je ne voulais fréquenter plus longtemps une école Waldorf à Berlin. J'aspirais à la normalité, à l'école tout à fait ordinaire, qui passe inaperçue de la so-

ciété » (p. 199). On l'avait prévenue qu'elle devrait redoubler et perdre un an. Or, elle apprenait avec facilité et obtint le meilleur bulletin de la dixième année et fut en mesure de passer au lycée. Des conflits apparurent certes dans la nouvelle famille et Julia continua de rédiger des journaux intimes pleins à craquer, mais c'est au lycée qu'elle fit la connaissance de Stephan, et donc d'une âme-sœur avec laquelle elle put parler pendant des heures de littérature et de problèmes du monde, bien qu'ils soient tous deux « à des mondes d'écart » de par leur famille d'origine.

Dans ce livre, Julia Franck fait à nouveau preuve de son talent d'observatrice, même si elle doit ici se considérer elle-même dans une époque révolue. Elle essaie de toujours se souvenir avec précision afin de rendre justice à tout. Elle y est aidée par son regard perçant, voire incorruptible. Ainsi la communauté des Chrétiens de Berlin-Est et l'école Waldorf de Rendsburg sont décrites à partir de son expérience d'enfant, certes avec précision, mais sans jugement de valeur. Il y a des critiques portant sur du concret, mais jamais sous forme d'attaques ou de condamnations générales. Elle reste fidèle à cette attitude lorsqu'elle décrit les rapports de sa mère avec l'anthroposophie et l'ésotérisme. Elle décrit également les conditions de vie inhabituelles qui pèsent sur les enfants, sans accusations ni moqueries, mais avec une certaine tendresse et sobriété. Elle essaie même de comprendre la "schizophrénie" de sa mère et le rejet dont elle fait l'objet. Elle évoque les nombreuses blessures sans amertume. Si davantage de souvenirs de vie étaient écrits dans cette attitude, le monde serait plus paisible.

Évaluation

La décision de Wolfgang Schorlau d'inclure à court terme la problématique de la Corona dans son dixième roman policier-*Dengler* nuit à la réputation de l'anthroposophie. En effet, celle-ci ne peut qu'apparaître comme une absurdité sous la forme apparemment rapide et superficielle-ment recherchée et galvaudée dont il la présente. Or, les lecteurs ne peuvent pas savoir à quel point Schorlau s'est informé de manière imprécise et incomplète. L'occasion d'éclaircir vraiment les choses y a donc été manquée.

Le fait qu'aujourd'hui, tandis que l'anthroposophie et ses institutions sont dénoncées et ridiculisées, Julia Franck n'ait pas eu honte d'en avoir fait la connaissance est impressionnant. Elle ne s'arroge aucun jugement là où elle en sait trop peu, bien qu'elle ait des expériences tout à fait personnelles à présenter en comparaison de Schorlau. Au contraire, elle évoque tout ce qu'elle a apprécié et aimé dans sa manière de présenter les choses, fidèle à son vécu de bout en bout. Pourtant, le fossé profond qui se creuse dès qu'il s'agit de prétendre avoir saisi des domaines suprasensibles reste ici aussi perceptible. **Die Drei 6/2022.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

Barbara Messmer, née en 1953, études d'ethnologie européenne, directrice du centre de travail de Francfort-sur-le-Main.